

La tombe de Rosius Fleuranvil.  
(VALÉRIE BAERISWYL  
POUR LE TEMPS)

topographe de publicité, je reconnais un personnage. Il avait un charisme sensationnel.» L'assistante de Caspar Martig peint sur le visage de Rosius le drapeau de la Croix-Rouge, ils lui enseignent comme ils peuvent le slogan qu'il doit répéter et ils choisissent avec lui la chemise bleue.

«Nous avons décidé de prendre les photos devant une toile blanche. J'ai beaucoup aimé que la campagne se focalise sur les gens plutôt que sur leur contexte.» Le directeur du marketing et de la communication de la CRS, Lukas Sallmann, lui aussi était présent: «Il faisait très chaud et le pays était ravagé. Rosius avait une personnalité incroyable, je crois que c'est cela qui nous a plu. Ce genre de prises de vue, dans les communautés, se déroule comme un casting! Tout le village est là, tout le monde souhaite participer. Quand on a réalisé les mêmes images au Bangladesh, on s'est posé la question de l'opportunité de peindre une croix rouge sur le visage de femmes musulmanes plutôt qu'un croissant rouge. Au final, après consultation de tout le village, la croix a été acceptée.»

Après deux jours de prises de vue en Haïti, le photographe Caspar Martig quitte le pays. Dans son disque dur, l'image de Rosius.



## 2 UN PETIT PAYS

Un soir, je reçois un message sur WhatsApp. Il est signé de la journaliste Laura Louis, à laquelle j'avais demandé de retrouver Rosius.

- Il est mort en 2016. Je viens de l'apprendre par sa nièce, Anthonine Dautruche, qui vit toujours dans la zone.

Je suis stupéfait. La Croix-Rouge suisse utilise l'image d'un mort pour récolter des fonds avant les Fêtes. Quelques semaines plus tard, après une nouvelle relance à la CRS, je reçois ce mail de confirmation de la part des services de communication de l'ONG:

«Cher Monsieur, notre équipe en Haïti vient de nous informer que M. Rosius Fleuranvil est malheureusement décédé. Si vous souhaitez d'autres contacts avec des personnes de la région de Léogâne, n'hésitez pas à me le faire savoir. Meilleures salutations.»

Nous nous trouvons alors quelques semaines avant le dixième anniversaire du séisme haïtien. J'ai décidé de me rendre de toute façon sur l'île pour essayer de comprendre pourquoi à cette catastrophe naturelle a succédé une débâcle humanitaire. Le 12 janvier 2010, après que plus de 200 000 personnes ont péri sous les décombres, le monde se mobilise massivement et des promesses de don sans précédent affluent – l'ONU estime à 13 milliards de dollars les fonds débloqués pour aider un pays de 27000 km<sup>2</sup> et de 11 millions d'habitants.

En Suisse, comme après chaque désastre, c'est la Chaîne du bonheur qui regroupe la collecte des fonds au profit de projets d'urgence, mais aussi de développement, qu'elle sélectionne parmi ceux que les ONG présentes lui proposent. Pour Haïti, elle reçoit plus de 66 millions de francs,

sa troisième levée la plus importante après le tsunami de 2004 et la catastrophe du village valaisan de Gondo en 2000. En janvier dernier, l'organisation a publié un rapport d'évaluation de son aide financière en Haïti; au terme d'une enquête menée par un organisme indépendant, l'essentiel des bénéficiaires ont déclaré que leur vie avait été améliorée par les projets financés par la Chaîne du bonheur.

Les conclusions de ce rapport ont été largement relayées par la presse suisse. Elles tranchaient avec la réalité macroscopique d'une chute sans fin de l'économie du pays, d'une crise politique qui a paralysé Haïti en 2019 et d'une pauvreté qui, selon tous les analystes, ne cesse de croître.

Selon le directeur des programmes de la Chaîne du bonheur, Ernst Lüber, «on a créé des îlots d'amélioration dans un environnement où la gouvernance est problématique. Lorsqu'on construit une maison pour un bénéficiaire, cela ne veut pas dire qu'on lui trouve un travail. Nos partenaires ont choisi d'intervenir dans des contextes gérables, sur des terrains d'intervention où il y avait une chance qu'ils puissent être efficaces.» L'un de ceux qui étaient alors à la manœuvre pour la CRS est l'ingénieur français Olivier Le Gall. Il est arrivé en Haïti au mois d'octobre 2010 – il avait 30 ans – et s'y trouve toujours. Son premier poste a été d'assister le responsable du projet de reconstruction. Lorsqu'il arrive, la CRS a déjà défini son périmètre d'intervention dans les montagnes qui entourent l'épicentre du séisme et a commandé plus de 600 abris préfabriqués au Vietnam. «Les ONG étaient nombreuses et les filières de matériau n'existaient pas sur place, on a donc dû se résoudre à importer des petits modules en acier qui n'étaient pas adaptés au contexte.» Chaque abri coûte 2500 dollars, mais, après les transforma-

## «Cher Monsieur, notre équipe en Haïti vient de nous informer que M. Rosius Fleuranvil est malheureusement décédé»

E-MAIL DE LA CROIX-ROUGE



Wysbertha, 12 ans, dans la maison vide de son grand-père décédé. (VALÉRIE BAERISWYL POUR LE TEMPS)

tions (ajout d'une seconde porte, doublage du mur pour protéger les panneaux en bois, ajout de grilles sur les fenêtres, etc.), leur coût atteint les 5000 à 6000 dollars. C'est cher pour des abris qui auraient dû être transitoires mais dont chacun savait déjà qu'ils ne seraient jamais remplacés. «Avec le recul, je pense qu'on aurait dû faire différemment. Travailler sur l'architecture locale. Prendre un peu plus de temps. Parfois, dans l'aide, il n'y a pas de bonne solution, on doit trouver la moins mauvaise, essayer de faire le moins de bêtises possible.»

## 3 LA MAISON DE ROSIUS

Il ne fait pas si chaud que ça. A côté de l'église Saint-Charles souffle un léger vent frais sur les manguiers. Les fidèles sortent de la messe; les hommes sont en costume, les femmes en robe et chapeau. La tombe

de Rosius Fleuranvil est un large caveau peint de bleu ciel.

Comme sur la plupart des constructions en Haïti, on a laissé dépasser les fers à béton, cela donne l'impression qu'un deuxième étage se prépare. Sur la pierre, on a gravé au couteau la date de l'enterrement, 18 mai 2016, l'année de naissance, 1926, et l'âge du défunt, 90 ans. Mais pas son nom. La tombe embrasse toute la plaine en contrebas, jusqu'à la mer des Caraïbes.

Je débarque dans la cour de la famille Fleuranvil en fin de matinée. Palmiste-à-vin, ce hameau étalé dans une demi-montagne sur la route du Sud, est pointillé de ces cabanons en contreplaqué et de ces bâches trouées aux couleurs des ONG, qui rappellent à ceux qui passent l'ampleur de la catastrophe de 2010. Il y a des poules qui volent. Quelques constructions en mauvais ciment. Deux abris transitionnels de la CRS. La sœur de Rosius, Germaine, vit dans l'un d'eux; elle a 97 ans. Le contreplaqué de sa maison est recouvert d'images pieuses. Elle ne parle presque pas. C'est la nièce de Rosius, Anthonine Dautruche, qui dirige la cour. Elle a le crâne presque rasé, elle prenait soin de Rosius quand il était là. Elle dresse le portrait d'un homme solitaire. «On l'appelait Toro, je ne me souviens pas pourquoi.» Pendant sa jeunesse, il travaillait à la brasserie nationale et vivait à Port-au-Prince. Il a eu 5 enfants dont un est mort avant lui; il n'avait pratiquement plus de contacts avec eux. Bien avant le séisme, il a été licencié et a rejoint son village natal, Palmiste-à-Vin. «Le séisme a totalement détruit la petite

maison où il vivait. Un an plus tard, le 6 janvier 2011, Rosius a reçu cette maison en préfabriqué. A plusieurs reprises, depuis lors, les gens de la Croix-Rouge sont venus prendre des photos de Rosius sans qu'on sache ce qu'ils en faisaient.»

On montre à Anthonine les photos de son affiche dans le métro lausannois. Elle paraît ne pas saisir. «Pourquoi est-il connu là-bas?» Je ne sais trop comment répondre à cela. Au fond de la cour, la maison de Rosius est presque vide: une table, un sommier, c'est tout. Sur les parois de préfabriqué, il a marqué à la craie le compte de ses dettes.

La famille n'a conservé aucun de ses papiers, sinon son testament où il met sa maison en gage en échange du financement de ses obsèques et de la tombe. Depuis la mort de Rosius, personne n'y habite.

Wysbertha, qui est née deux ans avant le séisme, se souvient que son grand-père passait l'essentiel de ses journées sous l'auvent de son abri provisoire et qu'il dormait seul. «Il ne sortait que pour acheter du salami au marché et parfois cuisiner sa bouillie.» Il est mort après que sa nièce est partie en voyage aux Etats-Unis et qu'il s'est senti abandonné. «Il a beaucoup pleuré.» Il a ensuite subi un AVC et il est mort en quelques jours. Je n'apprends pas grand-chose de plus. Mais la visite de cette petite maison vide, la simple lecture du testament manuscrit daté du 29 janvier 2013 où Rosius «fait donation d'une maison de la Croix-Rouge suisse à sa nièce [...] qui doit prendre la responsabilité des funérailles», et la vue de sa tombe, tout ●●● SUITE EN PAGE 10



Rosius Fleuranvil se met en scène pour le photographe de la Croix-Rouge suisse. (REMO NAGELI/CROIX-ROUGE SUISSE)